

60. Les femmes et leurs effets à distance.

Ai-je encore des oreilles? Serais-je tout oreille, rien qu'oreille et plus autre chose! Me voici au milieu de l'incendie des vagues qui se brisent en flammes blanches et viennent lécher mes pieds : - de tous côtés j'entends la mer hurler, menacer, mugir, sa voix stridente monte jusqu'à moi, tandis que dans les dernières profondeurs l'antique ébranleur de la terre chante sa mélodie, sourde comme le mugissement d'un taureau; et il s'accompagne en mesure d'un tel piétinement que, dans les falaises qui s'effritent, le cœur du vieux démon des roches se met à en trembler. Alors soudain, comme surgissant du néant, apparaît à la porte de ce labyrinthe d'enfer, à quelques brasses seulement, - un grand bateau à voiles, glissant, silencieux comme un fantôme. Oh! l'apparition de cette beauté! Quel enchantement s'empare de moi! Comment? Tout le silence et tout le repos du monde se sont-ils embarqués ici? Mon bonheur lui-même s'est-il assis à cette place tranquille, mon moi plus heureux, mon second moi éternel? Ne serait-il pas encore mort et non plus vivant? Serait-ce un être intermédiaire, un esprit silencieux, contemplatif, glissant et flottant? Semblable au vaisseau qui de ses voiles blanches passe sur la mer obscure, comme un énorme papillon! Oui! Passer au-dessus de l'existence! C'est cela! C'est là ce qu'il faudrait! - Mais quoi! ce bruit aurait-il rendu mon imagination vagabonde? Tout grand bruit fait que nous plaçons le bonheur dans le silence et dans le lointain. Lorsqu'un homme se trouve au milieu de son agitation, exposé au ressac où jets et projets se mêlent, il lui arrive parfois de voir glisser auprès de lui des êtres dont il envie le bonheur et la retraite, - ce sont les femmes. Il s'imaginerait presque que là-bas, auprès des femmes, demeure son meilleur moi : qu'en ces endroits silencieux le bruit des vagues les plus formidables deviendrait silence de mort, et la vie elle-même un rêve sur la vie. Pourtant! Pourtant! Noble rêveur, sur les plus beaux bateaux à voiles il y a aussi beaucoup de bruits et de querelles, hélas! et des petites querelles si misérables! Le charme et l'effet le plus puissant de la femme, c'est, pour parler le langage des philosophes, leur action à distance : mais pour cela il faut d'abord et avant tout - de la distance!

63. La femme dans la musique.

D'où vient que les vents chauds et pluvieux amènent avec eux un état d'esprit qui dispose à la musique et au plaisir inventif de la mélodie? Ne sont-ce pas les mêmes vents qui emplissent les églises et qui donnent aux femmes des pensées amoureuses?

64. Femmes sceptiques.

Je crains que les femmes devenues vieilles, dans les plus intimes replis de leur cœur, soient plus sceptiques que tous les hommes : elles croient au côté superficiel de la vie comme s'il était l'essence même de la vie, et toute vertu, toute profondeur, n'est pour elles qu'une enveloppe qui cache cette « vérité », un voile très nécessaire jeté sur un pudendum, - donc une affaire de convenance et de pudeur, rien de plus!

65. Don de soi-même.

Il y a des femmes de sentiment noble avec une certaine pauvreté de l'esprit qui ne savent exprimer leur profond abandon de soi autrement qu'en offrant leur vertu et leur pudeur : c'est ce qu'elles ont de plus précieux. Et souvent on accepte ce cadeau sans que l'on s'engage aussi profondément que la donatrice ne le suppose, - c'est là une bien mélancolique histoire.

66. La force des faibles.

Toutes les femmes sont pleines de finesse lorsqu'il s'agit d'exagérer leur faiblesse, elles sont même pleines d'ingéniosité à inventer des faiblesses pour se donner l'apparence de fragiles ornements qu'un grain de poussière ferait souffrir. C'est ainsi qu'elles se défendent contre la vigueur et le « droit du plus fort ».

67. Simuler sa propre nature.

Maintenant elle l'aime et dès lors elle regarde devant elle avec une si tranquille confiance qu'elle fait songer à celle des vaches : mais malheur à elle! C'était là précisément son charme de paraître foncièrement changeante et insaisissable! Car il avait pour son compte déjà trop d'égalité d'humeur et de temps invariable. Ne ferait-elle pas mieux de simuler son ancien caractère? de simuler l'indifférence? Ne serait-ce pas l'amour même qui lui conseillerait d'agir ainsi? Vivat comoedia!

68. Volonté et soumission.

On amena un jeune homme chez un sage à qui l'on dit: « Regarde, voici quelqu'un qui est en train de se corrompre par les femmes! » Le sage secoua la tête et se mit à sourire! « Ce sont les hommes, s'écria-t-il, qui corrompent les femmes : et tout ce qui manque aux femmes doit être payé par les hommes et corrigé sur eux, - car c'est l'homme qui se crée l'image de la femme, et la femme qui se forme d'après cette image. » - « Tu marques trop de bienveillance envers les femmes, dit un de ceux qui se trouvaient là, tu ne les connais pas! » Le sage répondit : « Le caractère de l'homme, c'est la volonté, celui de la femme la soumission, - ceci est la loi des sexes, en vérité! une dure loi pour la femme. Tous les êtres humains sont innocents de leur existence, mais la femme est innocente au second degré : qui donc saurait avoir pour elle assez d'huile et de douceur? » - « Qu'importe l'huile! Qu'importe la douceur! répondit quelqu'un dans la foule : il faut mieux éduquer les femmes! » - « Il faut mieux éduquer les hommes », fut la réponse de l'homme sage, et il fit signe au jeune homme de le suivre. - Cependant le jeune homme ne le suivit point.

69. Faculté de vengeance.

Ne pas pouvoir se défendre et par conséquent ne pas vouloir se défendre, ce n'est pas encore là une honte à nos yeux : mais nous méprisons celui qui ne possède ni le pouvoir ni la volonté de se venger, - qu'importe s'il est homme ou femme. Une femme nous fixerait-elle (ou bien, comme on dit, nous tiendrait-elle dans ses « rets ») si nous ne la croyions pas capable de se servir, le cas échéant, du poignard (de toute espèce de poignards) contre nous? Ou bien contre elle-même, ce qui, dans des circonstances déterminées, serait la façon la plus sensible de se venger (la vengeance chinoise).

70. Les dominatrices des maîtres.

Une profonde et puissante voix d'alto, comme on les entend parfois au théâtre, écarte soudain pour nous le rideau devant des possibilités en quoi nous ne croyons pas généralement : soudain nous sommes convaincus qu'il peut exister quelque part dans le monde des femmes aux âmes sublimes, héroïques et royales, aptes et prêtes aux ripostes grandioses, aux décisions et aux sacrifices, capables de dominer les hommes et prêtes à le faire, parce que ce qu'il y a de meilleur dans l'homme semble devenu en elles, par-delà la différence des sexes, un idéal vivant. Il est vrai que, d'après les intentions du théâtre, ces voix ne doivent précisément pas donner l'idée de cette catégorie de femmes : généralement elles doivent représenter l'amant masculin idéal, par exemple un Roméo : mais, à juger d'après les expériences que j'ai faites, le théâtre et le musicien qui attendent de pareilles voix pareils effets se trompent régulièrement. On ne croit pas à un tel amant : ces voix d'alto contiennent toujours une nuance de quelque chose de maternel et de domestique, et d'autant plus, justement, qu'il y a de l'amour dans leur timbre.

71. De la chasteté féminine.

Il y a quelque chose de stupéfiant et de monstrueux dans l'éducation des femmes de la haute société, oui, peut-être n'y a-t-il même rien de plus paradoxal. Tout le monde est d'accord pour les élever dans une ignorance extrême des choses de l'amour, leur inculquer une pudeur profonde et leur mettre dans l'âme l'impatience et la crainte devant une simple allusion à ces sujets. C'est tout l'« honneur » de la femme qui est mis en jeu : autrement que ne leur pardonnerait-on pas! Mais en cela elles doivent demeurer ignorantes jusqu'au fond de l'âme; elles ne doivent avoir ni regards, ni oreilles, ni paroles, ni pensées pour ce qu'elles doivent considérer comme le « mal » : rien que de

savoir est déjà un mal. Et maintenant! Être lancé comme par un horrible coup de foudre dans la réalité et la connaissance, par le mariage - et encore l'initiateur est-il celui qu'elles doivent le plus aimer et vénérer : surprendre l'amour et la honte en contradiction, devoir sentir en un seul objet le ravissement, le sacrifice, le devoir, la pitié et l'effroi, à cause du voisinage inattendu de Dieu et de la bête, et que sais-je encore! - On a créé là un enchevêtrement de l'âme qui chercherait son égal! Même la curiosité apitoyée du connaisseur d'âmes le plus sage ne suffit pas à deviner comment telle ou telle femme sait s'accommoder de cette solution de l'énigme, de cette énigme de solutions, quels épouvantables et multiples soupçons s'éveilleront forcément dans une pauvre âme sortie de ses gonds et comment enfin la dernière philosophie et l'ultime scepticisme de la femme jetteront leur ancre en ce point. - Après c'est le même profond silence qu'avant : et souvent un silence devant soi-même. - Les jeunes femmes tendent avec effort à paraître superficielles et étourdies; les plus fines d'entre elles simulent une sorte d'effronterie. - Les femmes considèrent volontiers leurs maris comme un point d'interrogation de leur honneur, et leurs enfants comme une apologie et une pénitence, - elles ont besoin des enfants et les souhaitent dans un tout autre sens que ne les souhaite un homme. - En un mot, on ne peut jamais être assez indulgent à l'égard des femmes.

Avant-propos à *Par-delà Bien et Mal*

En admettant que la vérité soit femme, n'y aurait-il pas quelque vraisemblance à affirmer que tous les philosophes, dans la mesure où ils étaient des dogmatiques, ne s'entendaient pas à parler de la femme ? Le sérieux tragique, la gaucherie importune qu'ils ont déployés jusqu'à présent pour conquérir la vérité étaient des moyens bien maladroits et bien inconvenants pour gagner le cœur d'une femme. Ce qui est certain, c'est que la femme dont il s'agit ne s'est pas laissé gagner ; et toute espèce de dogmatique prend maintenant une attitude triste et découragée, si tant est qu'elle garde encore une attitude quelconque. Car il y a des railleurs pour prétendre qu'elle n'en a plus du tout, qu'elle est par terre aujourd'hui, — pis encore, que toute dogmatique est à l'agonie. Pour parler sérieusement, je crois qu'il y a de bons motifs d'espérer que tout dogmatisme en philosophie — quelle que fût son attitude solennelle et quasi-définitive — n'a été qu'un noble enfantillage et un balbutiement. Et peut-être le temps n'est-il pas éloigné où l'on comprendra sans cesse à nouveau ce qui, en somme, suffit à former la pierre fondamentale d'un pareil édifice philosophique, sublime et absolu, tel que l'élevèrent jusqu'à présent les dogmatiques. Ce fut une superstition populaire quelconque, datant des temps les plus reculés (comme, par exemple, le préjugé du sujet et du moi) ; ce fut peut-être un jeu de mot quelconque, une équivoque grammaticale, ou quelque généralisation téméraire de faits très restreints, très personnels, très humains, trop humains. La philosophie des dogmatiques n'a été, espérons-le, qu'une promesse faite pour des milliers d'années, comme ce fut le cas de l'astrologie, à une époque antérieure encore, — de l'astrologie, au service de laquelle on a dépensé peut-être plus de travail, d'argent, de perspicacité, de patience, qu'on ne l'a fait depuis pour toute science véritable ; et c'est à elle aussi, à ses aspirations supra-terrestres, que l'on doit, en Asie et en Égypte, l'architecture de grand style. Il semble que toutes les grandes choses, pour graver dans le cœur de l'humanité leurs exigences éternelles, doivent errer d'abord sur la terre en revêtant un masque effroyable et monstrueux. La philosophie dogmatique prit un masque de ce genre, lorsqu'elle se manifesta dans la doctrine des *Veda* en Asie ou dans le Platonisme en Europe. Ne soyons pas ingrats à son égard, bien qu'il faille avouer que l'erreur la plus néfaste, la plus pénible et la plus dangereuse qui ait jamais été commise a été une erreur des dogmatiques, je veux dire l'invention de l'esprit et du bien en soi, faite par Platon. Or, maintenant que cette erreur est surmontée, maintenant que l'Europe, délivrée de ce cauchemar, se reprend à respirer et jouit du moins d'un sommeil plus salutaire, c'est nous, nous *dont le devoir est la vigilance même*, qui héritons de toute la force que la lutte contre cette erreur a fait grandir. Ce serait en effet poser la vérité tête en bas, et nier la *perspective*, nier les conditions fondamentales de toute vie que de parler de l'esprit et du bien à la façon de Platon. On pourrait même se demander, en tant que médecin, d'où vient cette maladie, née sur le plus beau produit de l'antiquité, chez Platon ? Le méchant Socrate l'aurait-il corrompu ? Socrate aurait-il vraiment été le corrupteur de la jeunesse ? Aurait-il mérité la ciguë ?

— Mais la lutte contre Platon, ou, plutôt, pour parler plus clairement, comme il convient au « peuple », la lutte contre l'oppression christiano-ecclesiastique exercée depuis des milliers d'années — car le christianisme est du platonisme à l'usage du « peuple » — cette lutte a créé en Europe une merveilleuse tension de l'esprit, telle qu'il n'y en eut pas encore sur terre : et avec un arc si fortement tendu il est possible, dès lors, de tirer sur les cibles les plus lointaines. Il est vrai que l'homme d'Europe souffre de cette tension et, par deux fois, l'on fit de vastes tentatives pour détendre l'arc ; ce fut d'abord par le jésuitisme et ensuite par le rationalisme démocratique. À l'aide de la liberté de la presse, de la lecture des journaux, il se pourrait que l'on obtînt véritablement ce résultat : l'esprit ne mettrait plus tant de facilité à se considérer comme un « péril ». (Les Allemands ont inventé la poudre — tous nos compliments ! Ils se sont rattrapés depuis — ils ont inventé la presse.) Mais nous, nous qui ne sommes ni jésuites, ni démocrates, ni même assez Allemands, nous autres bons Européens et esprits libres, très libres esprits — nous sentons encore en nous tout le péril de l'intelligence et toute la tension de son arc ! Et peut-être aussi la flèche, la mission, qui sait ? le but peut-être...

Sils Maria, Haute-Engadine.
Juin 1885.

Gay Science

60 Women and their Effect in the Distance.

Have I still ears? Am I only ear, and nothing else besides? Here I stand in the midst of the surging of the breakers, whose white flames fork up to my feet; from all sides there is howling, threatening, crying, and screaming at me, while in the lowest depths the old earth shaker sings his aria hollow like a roaring bull ; he beats such an earth shaker's measure thereto, that even the hearts of these weathered rock monsters tremble at the sound. Then, suddenly, as if born out of nothingness, there appears before the portal of this hellish labyrinth, only a few fathoms distant, a great sailing ship gliding silently along like a ghost. Oh, this ghostly beauty! With what enchantment it seizes me! What? Has all the repose and silence in the world embarked here? Does my happiness itself sit in this quiet place, my happier ego, my second immortalised self? Still not dead, but also no longer living? As a ghost like, calm, gazing, gliding, sweeping, neutral being? Similar to the ship, which, with its white sails, like an immense butterfly, passes over the dark sea! Yes! Passing over existence! That is it! That would be it! It seems that the noise here has made me a visionary? All great noise causes one to place happiness in the calm and the distance. When a man is in the midst of his hubbub, in the midst of the breakers of his plots and plans, he there sees perhaps calm, enchanting beings glide past him, for whose happiness and retirement he longs they are women. He almost thinks that there with the women dwells his better self ; that in these calm places even the loudest breakers become still as death, and life itself a dream of life. But still! but still! my noble enthusiast, there is also in the most beautiful sailing ship so much noise and bustling, and alas, so much petty, piti able bustling! The enchantment and the most powerful effect of women is, to use the language of philosophers, an effect at a distance, an actio in distans ; there belongs thereto, however, primarily and above all, distance!

64. Sceptics.

I fear that women who have grown old are more sceptical in the secret recesses of their hearts than any of the men ; they believe in the superficiality of existence as in its essence, and all

virtue and profundity is to them only the disguising of this " truth," the very desirable disguising of a pudendum, an affair, therefore, of decency and modesty, and nothing more!

65. Devotedness.

There are noble women with a certain poverty of spirit, who, in order to express their profoundest devotedness, have no other alternative but to offer their virtue and modesty : it is the highest thing they have. And this present is often accepted without putting the recipient under such deep obligation as the giver supposed, a very melancholy story!

66. The Strength of the Weak.

Women are all skilful in exaggerating their weaknesses, indeed they are inventive in weaknesses, so as to seem quite fragile ornaments to which even a grain of dust does harm ; their existence is meant to bring home to man's mind his coarseness, and to appeal to his conscience. They thus defend themselves against the strong and the "law of the jungle".

67. Self dissembling.

She loves him now and has since been looking forth with as quiet confidence as a cow ; but alas! It was precisely his delight that she seemed so fitful and absolutely incomprehensible! He had rather too much steady weather in himself already! Would she not do well to simulate her old character? to simulate indifference? Does not love itself advise her to do so? Vivat comcedia!

68. Will and Willingness.

Some one brought a youth to a wise man, and said, " See, this is one who is being corrupted by women!" The wise man shook his head and smiled. " It is men," he called out, "who corrupt women; and everything that women lack should be atoned for and improved in men for man creates for himself the ideal of woman, and woman moulds herself according to this ideal." "You are too tender hearted towards women," said one of the bystanders, "you do not know them! " The wise man answered : "Man's attribute is will, woman's attribute is willingness such is the law of the sexes, indeed! a hard law for woman! All human beings are innocent of their existence, women, however, are doubly innocent ; who could have enough of oil and gentleness for them! ""What about oil! What about gentleness! " called out another person in the crowd, "we must educate women better! "We must educate men better," said the wise man, and made a sign to the youth to follow him. The youth, however, did not follow him.

69. Capacity for Revenge.

That a person cannot and consequently will not defend himself, does not yet cast disgrace upon him in our eyes ; but we despise the person who has neither the ability nor the good will for revenge whether it be a man or a woman. Would a woman be able to captivate us (or, as people say, to "enthral" us) whom we did not credit with knowing how to employ the dagger (any kind of dagger) skilfully against us under certain circumstances? Or against herself; which in a certain case might be the severest revenge (the Chinese revenge).

70. The Mistresses of the Masters.

A powerful contralto voice, as we occasionally hear it in the theatre, raises suddenly for us the curtain on possibilities in which we usually do not believe ; all at once we are convinced that somewhere in the world there may be women with high, heroic, royal souls, capable and prepared for magnificent remonstrances, resolutions, and self sacrifices, capable and prepared for domination over men, because in them the best in man, superior to sex, has become a corporeal ideal. To be sure, it is not the intention of the theatre that such voices should give such a conception of women ; they are usually intended to represent the ideal male lover, for example, a Romeo ; but, to judge by my experience, the theatre regularly miscalculates here, and the musician also, who expects such effects from such a voice. People do not believe in these lovers ; these voices still contain a tinge of the motherly and housewifely character, and most of all when love is in their tone.

71. On Female Chastity.

There is something quite astonishing and extraordinary in the education of women of the higher class ; indeed, there is perhaps nothing more paradoxical. All the world is agreed to educate them with as much ignorance as possible in erotic matters, and to inspire their soul with a profound shame of such things, and the extremest impatience and horror at the suggestion of them. It is really here only that all the " honour " of woman is at stake ; what would one not forgive them in other respects! But here they are intended to remain ignorant to the very backbone : they are intended to have neither eyes, ears, words, nor thoughts for this, their " wickedness " ; indeed knowledge here is already evil. And then! To be hurled as with an awful thunderbolt into reality and knowledge with marriage and indeed by him whom they most love and esteem : to have to encounter love and shame in contradiction, yes, to have to feel rapture, abandonment, duty, sympathy, and fright at the unexpected proximity of God and animal, and whatever else besides! all at once! There, in fact, a psychic entanglement has been effected which is quite unequalled! Even the sympathetic curiosity of the wisest discerner of men does not suffice to divine how this or that woman gets along with the solution of this enigma and the enigma of this solution ; what dreadful, far reaching suspicions must awaken thereby in the poor unhinged soul; and how the ultimate philosophy and scepticism of the woman casts anchor at this point! Afterwards the same profound silence as before : and often even a silence to herself, a shutting of her eyes to herself. Young wives on that account make great efforts to appear superficial and thought less ; the most ingenious of them simulate a kind of impudence. Wives easily feel their husbands as a question mark to their honour, and their children as an apology or atonement, they require children, and wish for them in quite another spirit than a husband wishes for them. In short, one cannot be gentle enough towards women!

Beyond Good and Evil

SUPPOSING that Truth is a woman--what then? Is there not ground for suspecting that all philosophers, in so far as they have been dogmatists, have failed to understand women--that the terrible seriousness and clumsy importunity with which they have usually paid their addresses to Truth, have been unskilled and unseemly methods for winning a woman? Certainly she has never allowed herself to be won; and at present every kind of dogma stands with sad and discouraged mien--IF, indeed, it stands at all! For there are scoffers who maintain that it has fallen, that all dogma lies on the ground--nay more, that it is at its last gasp. But to speak seriously, there are good grounds for hoping that all dogmatizing in philosophy, whatever solemn, whatever conclusive and decided airs it has assumed, may have been only a noble puerilism and tyronism; and probably the time is at hand when it will be once and again understood WHAT has actually sufficed for the basis of such imposing and absolute philosophical edifices as the dogmatists have hitherto reared: perhaps some popular superstition of immemorial time (such as the soul-superstition, which, in the form of subject- and ego-superstition, has not yet ceased doing mischief): perhaps some play upon words, a deception on the part of grammar, or an audacious generalization of very restricted, very personal, very human--all-too-human facts. The philosophy of the dogmatists, it is to be hoped, was only a promise for thousands of years afterwards, as was astrology in still earlier times, in the service of which probably more labour, gold, acuteness, and patience have been spent than on any actual science hitherto: we owe to it, and to its "super-terrestrial" pretensions in Asia and Egypt, the grand style of architecture. It seems that in order to inscribe themselves upon the heart of humanity with everlasting claims, all great things have first to wander about the earth as enormous and awe-inspiring caricatures: dogmatic philosophy has been a caricature of this kind--for instance, the Vedanta doctrine in Asia, and Platonism in Europe. Let us not be ungrateful to it, although it must certainly be confessed that the worst, the most tiresome, and the most dangerous of errors hitherto has been a dogmatist error--namely, Plato's invention of Pure Spirit and the Good in Itself. But now when it has been surmounted, when Europe, rid of this nightmare, can again draw breath freely and at least enjoy a healthier--sleep, we, WHOSE DUTY IS WAKEFULNESS ITSELF, are the heirs of all the strength which the struggle against this error has fostered. It amounted to the very inversion of truth, and the denial of the PERSPECTIVE--the fundamental condition--of life, to speak of Spirit and the Good as Plato spoke of them; indeed one might ask, as a physician: "How did such a malady attack that finest product of antiquity, Plato? Had the wicked Socrates really corrupted him? Was Socrates after all a corrupter of youths, and deserved his hemlock?" But the struggle against Plato, or--to speak plainer, and for the "people"--the struggle against the ecclesiastical oppression of millenniums of Christianity (FOR CHRISTIANITY IS PLATONISM FOR THE "PEOPLE"), produced in Europe a magnificent tension of soul, such as had not existed anywhere previously; with such a tensely strained bow one can now aim at the furthest goals. As a matter of fact, the European feels this tension as a state of distress, and twice attempts have been made in grand style to unbend the bow: once by means of Jesuitism, and the second time by means of democratic enlightenment--which, with the aid of liberty of the press and newspaper-reading, might, in fact, bring it about that the spirit would not so easily find itself in "distress"! (The Germans invented gunpowder--all credit to them! but they again made things square--they invented printing.) But we, who are neither Jesuits, nor democrats, nor even sufficiently Germans, we GOOD EUROPEANS, and free, VERY free spirits--we have it still, all the distress of spirit and all the tension of its bow! And perhaps also the arrow, the duty, and, who knows? THE GOAL TO AIM AT. . . .

Sils Maria Upper Engadine, JUNE, 1885.